

# Foules sentimentales

**Les Pérégrines:** un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

**Notre ambition:** vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture: Élodie Campo  
Mise en page: Audrey Desanti  
© Éditions Les Pérégrines, 2024  
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines  
21, rue Trousseau 75011 Paris  
[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)

Pauline Machado

# Foules sentimentales

## Comment la ville impacte l'amour



Éditions Les Pérégrines



*Pour Thelma, à lire quand tu en auras  
marre de regarder Cendrillon.*



## *Introduction* Pourquoi la ville ?

Il est 21 heures, je suis assise dans un bar du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris et, pour combler l'ennui, je réfléchis à comment je pourrais m'habiller demain. En face de moi, un homme me parle de lui depuis deux heures. Entre deux verres de vin, une planche que j'ai bien entamée et quelques hochements de tête qui me donnent l'impression, illusoire, d'être nécessaire à la conversation, j'en ai appris des choses sur sa personne. Je les oublierai sitôt la soirée terminée.

Nous sommes en 2012 et j'en suis à mon troisième rendez-vous de la sorte, en trois semaines. Contrairement aux deux premiers – rencontrés en soirée –, lui, appelons-le Éric, m'a abordée la veille dans la rue. Le matin même, mon horoscope m'avait assuré que j'allais rencontrer quelqu'un qui compterait. J'ai fait confiance aux astres ; à défaut d'avoir eu un coup de cœur transcendant, je suis ressortie de *ce date* avec une idée.

Ce soir-là, les yeux rivés sur un bout de camembert qui dégouline, je me dis que l'amour en ville a quelque chose de singulier dans son mode opératoire, dans sa frénésie notoire. Cette pensée ne me quittera pas. Une décennie plus tard, j'ai décidé de la pousser plus loin qu'un soupir.

## Emporté·es par la foule

L'amour romantique me fascine. Ses mécanismes, sa pluralité, ses fêlures. Ce qu'il crée et comment il est créé. Le terreau d'inspiration artistique qu'il constitue, la façon dont il nous happe – ou plutôt dont on a valorisé à l'extrême ce happe-ment et notre impuissance en sa présence, dans une démarche parfois plus dogmatique qu'objective.

Les remises en question nécessaires et, par bien des aspects, vitales dont il fait l'objet depuis quelques années le prouvent : l'heure est à la déconstruction de l'amour romantique et à l'établissement de nouveaux modes d'aimer, à la glorification d'autres amours. Des voix militantes proposent justement une réflexion autour de l'injonction à sortir du célibat. Dans *Post-romantique* (2024), l'autrice Aline Laurent-Mayard invite à se demander comment moins de romance pourrait sauver l'amour et la société, en permettant de faire famille autrement et d'investir d'autres relations, comme l'amitié. Le sujet est vaste, fascinant et sa dissection infinie. Voilà pourquoi je m'y penche. D'autant qu'après quinze ans de pratique et une petite obsession personnelle pour la thématique, j'ai des réflexions à la pelle sur un angle précis : l'effet de la grande ville sur les rites de l'amour et son expression.

Depuis mes dix-huit ans, j'ai vécu presque uniquement dans ces territoires bondés de monde. À Lyon, Paris, New York et Londres. Avant, j'ai grandi dans un village puis dans une petite ville de Haute-Savoie. Le genre d'endroit où tout le monde se connaît. Le genre d'endroit qu'on veut quitter quand on a été biberonnée aux rom-coms<sup>1</sup> mielleuses, celles qui garantissent une vie de paillettes et de rêves réalisés

---

1. Abréviation de l'expression anglophone *romantic comedies*, ou comédies romantiques en français.

à quiconque s'installe dans une agglomération de plus de 200 000 habitant-es.

La « grande ville » (le terme exact est « métropole » si l'on se réfère aux définitions des géographes, puisque la « grande ville » oscille entre 50 000 et 200 000 habitant-es, mais j'utiliserai les deux pour signifier le premier) était forcément mieux. Le but à atteindre pour tout ce qui devait combler ma vie d'adulte : une carrière dans le journalisme, et puis l'amour, aussi. Enfin, pour être honnête : l'amour, surtout. Comment ne pas mettre ce gros point tout en haut de sa liste alors que notre société – et les œuvres culturelles qu'elle inspire – en fait la clé du bonheur ? Ou plutôt, nous pousse à croire, quand on est une femme, que notre valeur dépend de notre capacité à le trouver.

De la Big Apple à la capitale britannique en passant par la sacro-sainte ville de l'amour, et après sondage assidu de mes proches, le constat est le même : rencontrer quelqu'un de bien, quelqu'un qui nous veut du bien dans une grande ville est une galère sans nom. Une galère qui ne laisse pas indemne. Le fantasme auquel je croyais semble être plus proche de la pomme empoisonnée que de la fin heureuse avec baiser (consenti) et galop à deux vers le soleil couchant. Pourquoi ? Est-ce la vie citadine qui piétine notre petit cœur ? Se prend-on en pleine face le revers d'une glamourisation évidente de ce que ces agglomérations auraient à nous offrir ? Et si oui, plus que les générations d'avant ? Est-on gonflé-e à bloc d'expectatives irréalistes, d'un besoin de compétition nocif même sur le plan amoureux, à cause de l'hyperconsommation et de la surproductivité qui s'y expriment plus qu'ailleurs ? La vie rapide, qu'on encense dans un monde où être débordé-e est tendance, est-elle aussi synonyme d'amours qui fanent avant même d'éclore ?

C'est avec toutes ces interrogations en tête que j'entame mon enquête. Et une qui les devance : pourquoi la ville ?

### Sociologie de la ville

Il existe une sociologie de la ville. Un courant théorisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a pris son importance dans les années d'après-guerre, époque à laquelle les populations se sont urbanisées en masse. Il existe une sociologie de la ville parce qu'en ville, on vit différemment.

Dans leur livre *La sociologie urbaine*, Hervé Marchal et Jean-Marc Stébé rappellent d'abord comment leur pair, le sociologue Georg Simmel, qui était également philosophe, considérait, dans les années 1900, « l'urbanisation galopante comme un mouvement de fond qui prive les individus de liens affectifs pour finalement vivre selon des règles et des valeurs impersonnelles ». Pas très joyeux, mais il y a un versant plus optimiste : « La grande ville moderne est [...] un creuset culturel d'où peuvent sortir de nouvelles manières de penser, de sentir et d'agir. »<sup>1</sup> Et de fait, alors qu'en un siècle le nombre de citoyen·es a été multiplié par 12 et qu'en 2021 l'ONU recensait plus de 4,3 milliards de résident·es des villes, soit 56 % de la population mondiale, de nouveaux modes de vie s'y sont forcément développés.

Les deux chercheurs mettent en garde contre une tendance à l'uniformisation des modes de vie urbains et au modelage des citoyen·es par la ville : après tout, soulignent-ils, la ville est composée de plusieurs groupes d'appartenance et de cultures, et non d'un bloc monochrome d'individus qui seraient formatés

---

1. Hervé Marchal et Jean-Marc Stébé, *La sociologie urbaine* [2007], PUF, 7<sup>e</sup> édition, 2022, p. 3-16.

uniquement par leur lieu de vie. Mais force est de constater que certaines conduites y sont plus observées que dans les milieux ruraux, les communes peu denses ou très peu denses<sup>1</sup>, ou les petites villes, c'est-à-dire les agglomérations de 5 000 à 20 000 habitant-es<sup>2</sup>. « On sait qu'on y est, affirmait la pionnière de l'anthropologie urbaine Colette Pétonnet à propos de la ville. Comme ça, en regardant autour de soi, en voyant la foule s'y affairer, en observant les gestes des anonymes : il y a une manière d'être citadin qui ne trompe pas<sup>3</sup> ! »

## Baise-en-ville

En ville, non seulement on vit différemment, mais nos relations aux autres sont également différentes. Les autres, ce sont les voisins de palier, les commerçant-es du quartier, les gens que l'on croise dans le métro. Et puis, l'autre, c'est aussi la personne avec qui l'on démarre une histoire d'amour.

Les données chiffrées sur les rencontres sont éloquentes : les métropoles accueillent une plus grande proportion de célibataires<sup>4</sup>, on y divorce très légèrement plus (7,7% des Parisien-nes contre 7% des Français-es<sup>5</sup>) et on y a le plus de coups d'un soir – ce qui est peut-être corrélé au fait qu'on y utilise plus les applications de rencontre qu'en province, et ce

---

1. Insee, « Une nouvelle définition du rural pour mieux rendre compte des réalités des territoires et de leurs transformations », *La France et ses territoires*, 2021.

2. Laurent Coudrier, « Les villes petites et moyennes : le retour du "Petit Poucet" ? », *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 100, n° 2, 2023.

3. Colette Pétonnet, « L'objet "Ville". Entretien avec Catherine Choron-Baix », in *Journal des anthropologues*, n° 61-62, 1995, p. 6.

4. Ifop, « Observatoire de la vie sexuelle des Parisiens : le sexe à Paris », 2017.

5. « Analyse des données statistiques sur les familles parisiennes », Observatoire des familles parisiennes-Atelier parisien d'urbanisme (Apur), 2010.

à des fins purement sexuelles<sup>1</sup>. Est-ce un signe qu'y trouver l'amour qui reste, l'amour qui dure, y est plus complexe ?

Si l'on prend le prisme des relations hétérosexuelles, les femmes semblent partir lésées. Elles font face, d'une part, à un ratio déséquilibré : à Paris, par exemple, il y a 113 femmes célibataires pour 100 hommes. D'après l'Ifop, 79% des hommes et 90% des femmes y habitant se considèrent comme hétérosexuel·les<sup>2</sup>, on descend donc à 102 femmes pour 79 hommes, en arrondissant. Un déséquilibre qui s'accroît avec l'âge. Elles sont confrontées, d'autre part, à des dynamiques sexistes plus ou moins intériorisées qui aiguillent leur vie privée, et émanent directement de notre société patriarcale.

Dans le cadre des relations LGBTQIA+, d'autres questions se posent. La ville et la mixité culturelle qu'elle implique semblent, au contraire, envisagées comme un eldorado, où la rencontre et le couple pourront être vécus plus sereinement que dans les milieux ruraux ou des petites villes et villages. Est-ce, là encore, une glamourisation biaisée et dangereuse, qui invisibilise la réalité hors des territoires urbains ?

Dans les pages qui suivent, je concentrerai mes réflexions sur Paris et sa périphérie, dont j'ai observé les codes à la fois communs aux autres capitales et uniques en leur genre. Je m'intéresserai également, par endroits, à Londres, que je connais bien et que j'ai aussi parcourue.

---

1. Julia Avellaneda, « Applications de rencontre : dans quelles villes compte-t-on le plus de "crush" ? », *Elle*, juin 2022.

2. Ifop, « Comment trouve-t-on l'amour à Paris à l'heure de Tinder ? », sondage pour Cam4, 2017.

## L'endroit d'où j'écris

« J'ai besoin de savoir de quel endroit écrit une personne pour mieux comprendre son propos », m'expliquait l'autrice Axelle Jah Njiké lors d'une interview à l'occasion de la sortie de son *Journal intime d'une féministe (noire)* en 2022. Dire l'endroit d'où l'on écrit, c'est admettre que l'on réfléchit et agit de manière nécessairement subjective, en fonction de son vécu, de son éducation, des constructions sociales dont on tente (ou pas) de s'affranchir. Alors, voici d'où j'écris.

Je suis journaliste, j'ai trente-trois ans, une fille de quatre ans, je suis séparée de son père et je vis entre Dieppe, une petite ville de 30 000 habitant·es en Normandie, et le 20<sup>e</sup> arrondissement de la capitale. Je suis en couple avec un homme qui habite Paris, d'où mes déplacements réguliers. Cette ambivalence me plaît : j'évolue dans un entre-deux qui me permet à la fois l'observation et la comparaison, le recul et l'implication.

Alors que le thème de l'amour a envahi les discussions et luttes féministes, preuve que l'intime est éminemment politique, j'ai voulu échanger avec celles et ceux qui vivent ou ont vécu le désordre amoureux propre aux villes où se mêlent les foules. Questionner les spécialistes de ce sujet, qui en dit davantage sur notre société et ses travers que ce que l'on pourrait croire. Et trouver des réponses qui expliqueraient une bonne décennie d'intervalles sentimentaux chaotiques pour ma part... L'amour et sa construction n'ont rien de futile, tant ils révèlent la dynamique de nos rapports et de nos attentes existentielles. Particulièrement dans les grandes villes, où les corps et les âmes se croisent, souvent sans même se voir.



# 1

## La grande ville, le vrai château des contes de fées ?

Je suis du genre à me faire des films. Je fantasme ma vie et surtout mes amours depuis le Noël de mes quinze ans, où j'ai reçu mon premier MP3. Il était bleu électrique avec des écouteurs noirs de piètre qualité qui crachaient des grésillements saturés, mais je pouvais passer des heures à écouter de la musique tout aussi médiocre en regardant par la fenêtre de la voiture. J'imaginai mille scénarios dans lesquels le garçon dont j'étais amoureuse à l'époque me déclarait sa flamme.

Mes parents étant adeptes de road trips en tout genre, les occasions ne manquaient pas de me jouer en boucle, visage contre vitre humide, le dévoilement des sentiments de celui qui, en réalité, ne me voyait pas. Je changeais les détails de mon autofiction au fur et à mesure que mon esprit et les kilomètres filaient. Il fallait forcément que la révélation se passe devant du monde, façon grand final d'un *teen movie*. Un événement assez retentissant pour prouver à la terre entière que je ne m'étais pas accrochée toutes ces années pour rien.

L'issue ne fut pas aussi hollywoodienne : un bisou dans ma chambre devant le *Robin des Bois* de Disney à dix-sept ans,